

## Sommaire

### Essai

Joseph ALTAIRAC : *A.E. van Vogt, passeur cosmique*  
chroniqué par Pascal J. Thomas 4

### Fantastique

Charlie Jane ANDERS : *All the Birds in the Sky* chroniqué par Pascal J. Thomas 5

### Littérature générale

Iain BANKS : *Dead Air* chroniqué par Pascal J. Thomas 7

### Science-Fiction

Stephen BAXTER : *Retour sur Titan* chroniqué par Philippe Paygnard 8

### Fantastique

Karim BERROUKA : *Celle qui n'avait pas peur de Cthulhu*  
chroniqué par Philippe Paygnard 9

### Science-Fiction

Ezekiel BOONE : *Infestation* chroniqué par Philippe Paygnard 9

### Terreur

Olivier BRUNEAU : *Dirty Sexy Valley* chroniqué par Philippe Paygnard 10

### Fantastique

Maxime CHATTAM : *Le Signal* chroniqué par Philippe Paygnard 11

### Thriller

Jérémy FEL : *Helena* chroniqué par Philippe Paygnard 13

### Fantastique

Stephen KING & Richard CHIZMAR : *Gwendy et la Boîte à boutons*  
chroniqué par Philippe Paygnard 14

### Essai

Frédéric LANDRAGIN : *Comment parler à un alien ?*  
chroniqué par Pascal J. Thomas 15

### Fantastique

Victor LaVALLE : *La ballade de Black Tom* chroniqué par Philippe Paygnard 16

### Science-Fiction

LIU Cixin : *Death's End* chroniqué par Pascal J. Thomas 17

### Science-Fiction

Joan-Lluís LLUÍS : *Jo soc aquell que va matar Franco*  
chroniqué par Pascal J. Thomas 18

(../..)

(../..)

**Science-Fiction**

China MIÉVILLE : *Les derniers jours du nouveau Paris*  
chroniqué par Noé Gaillard 20

**Fantastique**

Michel PAGEL : *Le Club* chroniqué par Noé Gaillard & Pascal J. Thomas 20

**Science-Fiction**

Maria Doria RUSSELL : *Le Moineau de Dieu*  
chroniqué par Jean-Jacques Régnier 22

**Science-Fiction**

John SCALZI : *The Ghost Brigades* chroniqué par Pascal J. Thomas 25

**Science-Fiction**

Florian VERNET : *Cachavièlha psicomotritz* chroniqué par Pascal J. Thomas 26

**Science-Fiction**

*Bifrost* n° 92, revue dirigée par Olivier Girard chroniquée par Pascal J. Thomas 28

**KWS**

ISSN : 1767-0551  
dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 4 n°s  
Chèques à l'ordre de  
Pascal J. Thomas,  
7 rue des Saules,  
31400 Toulouse, France  
pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

PayPal, virements bancaires :  
nous consulter

Les numéros 1 à 82 sont  
consultables sur le Web :  
<http://www.quarante-deux.org>  
(rubrique KWS).

<b>Editorial</b>
------------------

## ***Pas de vérité sans fiction !***

Longtemps, je me suis levé de bonne heure. Mes parents imposaient un couvre-feu précoce aux bambins que nous étions, et dès vingt heures nous avions la tête sur l'oreiller. Corollaire : vers six ou sept heures du matin, les yeux comme des soucoupes, je hantais le salon familial en quête de distractions. Je savais lire, il n'y avait pas de BD dans la maison, mais mon père était abonné à *Sciences et Avenir*, que je dévorais pendant ces petites heures, à quatre pattes sur le tapis, la tête calée contre un quelconque fauteuil. Parti au fin fond de l'Afrique, dans les mystères de la matière, ou dans l'espace. Surtout dans l'espace, en cette époque de course à la Lune entre USA et URSS. Mais en quête de cette vérité précise sur le monde que seule la science pouvait me donner — Pas de vérité sans science !

Quand je retombe aujourd'hui sur d'anciens numéros de *Sciences et Avenir*, je me rends compte à quel point son programme affiché de vulgarisation scientifique frisait la science fiction. L'époque était à l'optimisme technologique — on dit que la peur de l'atome date de 1945, mais si on pouvait avoir peur de la guerre dans les années 1960, on n'avait pas peur de la technologie. Et l'intérêt pour les découvertes scientifiques ou techniques était nourri par la confiance dans un avenir radieux, généreusement exagéré — Pas de science sans fiction !

J'ai depuis longtemps cessé de lire avec la moindre régularité la presse de vulgarisation scientifique, ou d'écouter les

media ou de consulter les sites dédiés au sujet. Le mince supplément hebdomadaire d'un grand quotidien parisien suffit à ma modeste consommation. Pourtant j'ai toujours une grande admiration pour la corporation des journalistes scientifiques : ils dansent sur le fil du rasoir de la connaissance. Comme des journalistes, ils doivent écrire sur des sujets qu'ils ne comprennent pas pour un lectorat qui les comprend encore moins. Et préserver la part de rêve, de spéculation, de projection, qui accrochera l'intérêt de leur lectorat — pas de science sans fiction. Pourtant leur devoir scientifique, surveillé bien plus pointilleusement en notre société du contrôle de qualité, est de ne pas quitter d'une semelle les faits avérés — pas de science sans vérité. Et si possible, d'emballer tout ça avec humour et style, et en 2500 signes, s'il vous plaît. Enfui le temps où je me levais : je m'incline, et je leur dis merci.

—Pascal J. Thomas

PS. Le cancer du pancréas, me dit mon médecin, est un des plus difficiles à diagnostiquer à temps, et son pronostic est souvent fatal. En février dernier, ce pronostic a été annoncé à Vonda McIntyre, que vous connaissez sûrement pour *Le Serpent des rêves*, *La Lune et le roi-soleil*, et ses contributions à l'univers de Star Trek. Elle vient de décéder début avril, après avoir réussi à terminer *Curve of the World*, le roman qu'elle avait en cours. Chapeau bas. Et merci à sa voisine du dessous et amie de longue date, qui l'a accompagnée dans ses dernières semaines : Jane, une fan de SF distinguée, qui occupera toujours une place de choix dans mes souvenirs.

Essai

**Joseph ALTAIRAC**  
**A.E. van Vogt,**  
**passer cosmique**

L'Œil du Sphinx, mars 2010,  
338 p., 35 €

*On and on Altairac trawled...*

Ce livre déjà ancien est une somme de vanvogtologie, patiemment amassée par ce fantastique passionné qu'est Joseph Altairac. On pourrait croire que la lecture cumulative de chroniques de livres est à la longue fastidieuse, et ne sert qu'à donner envie de relire l'œuvre d'origine. Il y a un peu de ça, mais aussi de nombreuses pépites dans cet ouvrage, qui donne à écouter une étonnante polyphonie — car tous les commentateurs n'ont pas chanté les louanges de van Vogt, loin de là. La somme n'est pas une intégrale, et on en vient à regretter l'absence centrale de la fameuse et féroce critique du *Monde du non-A* par Damon Knight, tant elle a suscité de réponses, reprises dans ce volume.

C'est le seul regret que j'exprimerai. J'avais été accroché par la présence dans le recueil d'un extrait d'article de Robert Escarpit<sup>1</sup> chantant les louanges du nexialisme, la science fictive de l'unification des connaissances invoquée dans *La Faune de l'espace*<sup>2</sup>. Ce qui me conduisit à l'article d'origine d'Escarpit, paru en 1985 (et qui semble encore intéresser ses collègues des sciences de l'information et de la communication, quelques-uns d'entre eux à tout le moins). Revenant sur mes pas, je suis allé ouvrir le présent ouvrage, et j'ai été happé. Les textes sont tirés de sources américaines

1. Vous savez sans doute que j'ai entrepris d'explorer les nombreux liens du célèbre universitaire et humoriste bordelais avec la SF.

2. Dont la première nouvelle commence par le fameux *On and on Cœurl prowled...*

peu connues de nous, y compris des fanzines des années 1940 et 1950, ou d'anciens numéros de *Fiction*. On retrouve aussi le texte du numéro du fanzine *Ibis* consacré au bestiaire de van Vogt. Et une grande présence d'Altairac, non seulement par un article inédit sur les textes placés par van Vogt en exergue des chapitres du *Non-A*, mais aussi par les textes de transition et d'introduction placés entre les différents articles.

Ceux-ci sont au nombre de plus de 20, et je ne pourrai donc pas les commenter tous. Disons qu'ils sont classés à peu près dans l'ordre chronologique de l'œuvre de van Vogt, tâche rendue difficile par l'histoire éditoriale de ses traductions en France, et surtout par l'habitude de l'auteur d'aller reprendre ses textes anciens pour les assembler en *fix-ups*, souvent avec des modifications significatives qui rendent nécessaire une référence à la publication originale pour bien les comprendre. Ou pas. Car une autre constante des fictions vanvogtiennes est la dose de folie et d'invention onirique qui entre toujours dans leur composition.

Le livre s'ouvre donc sur un texte anecdotique de Leslie A. Crutch, document toutefois précieux car reflétant les débuts canadiens de van Vogt. Les choses sont beaucoup plus sérieuses avec le long essai d'Arthur Cox (en 1952), qui représente une sorte de conclusion sur la meilleure période productive de van Vogt ; il se livre à une étude sur la psychologie de l'écrivain telle que reflétée par ses œuvres et par son basculement récent dans la dianétique. Mais les théories de Kenneth Burke auxquelles fait appel Cox (Scène/Agent/Acte/Moyen/But) ne sont sans doute plus guère à l'ordre du jour. Troisième essai majeur d'origine américaine, et sûrement le meilleur des trois, la longue étude d'Alexei et Cory Panshin fait revivre l'éclosion de van Vogt comme auteur campbellien, et la genèse de ses œuvres majeures.

A cela il faut ajouter les œuvres des critiques français : Jacques Goimard, le « paladin vanvogtien » selon Altairac,

mettant sa brillante rhétorique au service de sa passion pour l'auteur (c'était avant que le paladin ne devienne le spadassin stipendié de sa maison d'édition, avec toujours la même brillance, mais parfois une dose d'opportunisme et de mauvaise foi); Gérard Klein, aux analyses sans faille; et Jacques Sadoul, qui se risque à une étonnante interpolation dans l'univers de l'auteur... et plusieurs autres, toujours intéressants, et fascinés par l'auteur même quand ils lui opposent une vigoureuse critique idéologique, comme Bernard Blanc.

Je suis sorti de la lecture de cet ouvrage plus riche de quelques éclairages qui m'étaient inconnus (comme la dette due par *L'Empire de l'atome* à Robert Graves) et d'une palette de lectures d'une œuvre dont j'oubliais la diversité, sans doute à cause de la mauvaise impression que m'avaient laissée les œuvres tardives publiées en France dans les années 1970. Il faut revenir aux classiques, mais ne pas en limiter la liste exagérément; si *La Faune de l'espace*, le cycle du non-A et peut-être *A la poursuite des Slans* sont dans toutes les mémoires, le cycle des Armureries, celui de l'Empire de l'Atome, et très nombreuses nouvelles méritent qu'on s'y replonge. Et l'ouvrage de poids de J. Altairac, avec ses pages denses et sa riche iconographie, est le prétexte rêvé pour aller piquer une tête.

—Pascal J. Thomas

*Fantastique*

**Charlie Jane ANDERS**  
***All the Birds in the Sky***

Titan Books, 2016, 432 p., £ 7.99

1ère édition : Tor Books, janvier 2016

Deux protagonistes parallèles se partagent ce texte. Titre oblige, honneur à la gent ailée : Patricia se rend compte

qu'elle est une sorcière-née le jour où elle se met à comprendre aux oiseaux, et comparait devant leur parlement, installé dans un arbre géant au fond des bois. Arbre géant qu'elle ne pourra retrouver qu'au bout de nombreuses années, bien entendu. Laurence, lui, est un geek-né, qui dès la plus tendre adolescence arrive à se bricoler une machine à voyager dans le temps... qui n'arrive qu'à l'envoyer dans le futur sur une distance de deux secondes. Autrement dit, deux polarités opposées de l'étrangeté : la magie et la nature, contre la science et la technique.

Mais tous deux sont incompris, et rejetés. Par leurs familles respectives, et par leur groupe social de condisciples collégiens. Et souvent avec beaucoup de violence. La pression extérieure les rapproche, les force à s'entraider — Patricia prétend accompagner Laurence dans d'imaginaires sorties sportives, encouragées par les parents de celui-ci, qui ne veulent pas le voir passer tout son temps dans sa chambre (où il bricole en secret une intelligence artificielle). Les péripéties tragicomiques abondent.

Saut en avant dans le temps : Patricia et Laurence ont été séparés par la vie, ont chacun trouvé des mentors qui les ont sauvés de leurs parents et une éducation correspondant à leur passion. Et œuvrent chacun dans leur domaine, Patricia en magicienne guérisseuse, Laurence en mercenaire scientifique d'un milliardaire fasciné par l'idée de conquérir les étoiles en perforant la structure de l'univers. Mais tous deux vivent désormais à San Francisco, et fatalement, ils se rencontrent, et vont à nouveau avoir besoin l'un de l'autre. Tous deux connaîtront (ou auront connu) leurs échecs mémorables, et doivent faire face au naufrage écologique imminent de la planète. Tandis que la frange la plus riche et instruite de sa population remet son sort aux mains des Caddys, une sorte de tablette à l'intuition imparable dont on a peine à croire que les ressources ne proviennent que de l'usage rationnel de l'informatique.

Sur le *blurb* de couverture de l'exemplaire que j'ai en mains, Michael Chabon (qui n'est pas n'importe qui) qualifie l'ouvrage de « Dazzling... Profound ». Si j'approuve le premier qualificatif, j'ai des doutes sur le second. Parce que le livre ne s'épargne guère les lieux communs. Vous vous doutez bien que Patricia et Laurence, qui n'ont été en couple que pour la galerie, et que tout sépare (et de plus en plus gravement au fur et à mesure de la progression de l'intrigue) finiront par filer l'imparfait amour. Oui, ça s'explique, ce sont leurs Caddys qui les y ont forcés — ou la main impitoyable de l'autorité autoriale. De même qu'il faudra essayer de sauver le monde, au milieu d'une scène d'Apocalypse. La pire facilité, à mon goût, étant la manière dont est incarnée la dualité fantastique/SF, ou Magie/raison, ou Lettres/Sciences, voire Nature/Culture si vous voulez — nous vivons constamment avec cette opposition dans le domaine de l'imaginaire, mais aussi dans celui de notre culture<sup>3</sup>. Cette polarité de genre (au sens catégorie littéraire) se retrouve, de façon archiclassique, mise en scène comme une polarité de genre (au sens catégorie sociale fondée sur le sexe biologique). On aurait espéré plus de transgressivité de la part de l'imaginaire. L'imaginaire transgresse déjà tant, me direz-vous, que suivre la répartition ordinaire des rôles est une transgression de la transgression. S'il n'est pas dénué d'ingéniosité, cet argument manque singulièrement de bonne foi<sup>4</sup>. Je crois plutôt qu'il est plus commode pour l'autrice, quand on privilégie la vivacité d'expression, de s'appuyer sur les attentes automatiques du lectorat.

Et de vivacité, Anders ne manque pas. On est d'emblée plongé dans l'univers du roman, les personnages sont caricaturaux, certes, mais immédiatement vivants, y compris ce (littéralement) triste sire de

Theodolpus Rose. L'autrice a le sens du décor : la narration passe de lointaines et banales banlieues de Boston aux collines de San Francisco (avec des passages par la Sibérie et les montagnes des environs de Denver). Et surtout, le texte est émaillé d'inventions verbales émoustillantes. Pour n'en citer qu'une, au hasard (et parce qu'Anders aime visiblement les motos) : « His heart skidded like a dirt bike on black ice » (p. 289). En revanche, je n'arrive pas à croire en l'infinie méchanceté dont font preuve les parents autant de Laurence que de Patricia, mais c'est peut-être l'orgueil blessé d'un récent parent d'adolescents qui parle.

Vous vous doutez que je me suis posé la question du rattachement de ce livre à un genre ou un autre. Il emprunte allègrement à l'arsenal du fantastique, avec son école de sorcellerie et ses dialogues avec les animaux, et à l'imagerie de la SF, avec son futur cyberpunk (ou plutôt d'informatisation à outrance, version réseau sociaux), ses machines à trouser l'Univers et ses catastrophes écologiques. Doit-on le considérer comme un hybride, ou le ranger dans l'une ou l'autre case ? Décidé à trancher de la façon la plus rationnelle possible, j'ai consulté mon chat qui, après avoir exigé une poche de délices de saumon émincés pour prix de ses services, m'a répondu ceci : « si dans une démonstration mathématique, tu trouves neuf propositions correctes et une dont la démonstration est fautive, tu ne diras jamais qu'elle est vraie à 90% — tu diras qu'elle est fautive. Si dans une œuvre de fiction, l'auteur abandonne de quelque façon que ce soit la prétention à la vraisemblance scientifique, alors l'œuvre bascule du côté du fantastique, et peu importe combien de fusées interstellaires et de pistolets-lasers le texte aura accumulés. » Mon chat ne me parle pas souvent, mais ce qu'il dit est frappé au coin du bon sens. Il ajoute qu'il n'a pas

3. C.P. Snow, avec son essai sur *Les Deux Cultures* (1959) n'a certes pas été le premier à le remarquer.

4. Car j'ai l'outrecuidance d'attribuer au lecteur, rhétoriquement interpellé, une mauvaise foi qui est toute mienne.

honte de lire avec plaisir des ouvrages de fantastiques qui se permettent des raccourcis faciles quand ils sont bien écrits, même si celui-ci fait la part trop belle aux oiseaux, que lui adore croquer, et qu'il n'est pas prêt de devenir végétarien.

—Pascal J. Thomas

*Littérature générale*

**Iain BANKS**

***Dead Air***

Abacus, 2003, 436 p., £ 7.99

1ère édition : Little, Brown, 2002

11 septembre : nous avons tous senti passer le vent du boulet, et les arts comme la politique, moins intensément sans doute, se sont ressentis de ce jour où nous savons tous où nous étions quand nous apprîmes la nouvelle. La couverture de ce livre, vous noégaillarderai-je, avec son avion de ligne superposé à une cheminée emblématique de Londres (plutôt qu'à une tour de bureaux), est obscènement inquiétante, la première scène située en ce fatidique anniversaire de la chute de Barcelone<sup>5</sup>, et le titre lui-même fait penser à une menace venue de l'air.

En fait, ça n'a rien à voir.

« Dead Air » est un terme de radio qu'on pourrait traduire par « un blanc à l'antenne », et je ne parle pas du présentateur de l'émission reggae dont les joues font concurrence au cachet d'aspirine, non, je parle de ce qui arrive quand tu as lancé un disque qui est finalement plus court que ce que tu pensais, et que tu reviens des toilettes de la station en remontant précipitamment ta braguette, pour galoper jusqu'au micro et expliquer à l'auditeur que le silence qu'il écoute depuis dix secondes (ce qui

est long, essayez) est encore l'écho du solo rageur de guitare saturé de Jimi Hendrix qui secouait la membrane de leur transistor. Ou alors, c'est quand tu as proféré une blague de tellement mauvais goût que ton complice d'émission, qui en a pourtant vues d'autres, se demande s'il doit rire, pleurer, ou aller moucher la bière qu'il vient de prendre en lavement par les fosses nasales.

La radio est un monde merveilleux (quelque peu gâché aujourd'hui par la diffusion en vidéo sur le web), et le narrateur protagoniste de ce roman, Ken Nott, est un peu comme moi : sa langue est bien plus rapide que son cerveau, ce qui est bien utile dans son emploi de présentateur radio, pour éviter le susdit blanc à l'antenne, ou l'excuser d'in vraisemblable façon quand il finit par se produire. Mais lui vaut aussi de nombreux ennuis, en particulier quand il se lance en direct dans une de ses diatribes moralo-politiques, qui égratignent sans relâche des puissants et pas toujours indulgents. Surtout s'ils sont clients de la régie publicitaire des employeurs de Ken, qui l'ont plus d'une fois prié d'aller exercer ses talents ailleurs.

Quand s'ouvre le livre, toutefois, Ken a quitté son Écosse natale pour Londres, et a un travail stable dans une station privée [fictive], Capital Live!, qui apprécie les outrances contrôlées dont il fait preuve dans ses réponses aux auditeurs — fidèles et très nombreux — qui appellent le standard de la station. Malgré son décor radiophonique, la musique populaire, remarquons-le, joue dans ce roman un rôle plus mineur que dans bien des œuvres de Banks. Même si Jo, la petite amie officielle de Ken, travaille au contact des artistes pour une maison de disques. Ken est entouré d'une petite galerie d'amis qui fournissent des moments de comique facile, jouant sur les accents notamment. Mais autant eux que Jo joueront finalement les utilités, car Ken est un incorrigible coureur de jupons. Qui ne sait pas s'arrêter, même quand il met sa vie en danger, en maintenant une

5. Celle de 1714. Si vous ne le saviez pas, vous l'aurez appris ici. Googlez « Fête nationale de la Catalogne »...

liaison avec Celia, épouse d'un roi de la pègre.

Comme dans *Stonemouth*<sup>6</sup>, plus encore en fait que dans ce roman où la criminalité est tissée au cœur de la vie d'une ville écossaise, *Dead Air* est propulsé par le contraste violent entre la vie des civils ordinaires et celle du milieu. Avec un effet de montagnes russes émotionnelles qui met le lecteur à rude épreuve, et l'accroche totalement à l'intrigue. Le même effet a été obtenu plus récemment par la série *Breaking Bad* (et sa préquelle *Better Call Saul*), et un morceau de bravoure du livre est d'ailleurs une plaidoirie qui me semble préfigurer les hauts faits oratoires de James McGill (alias Saul Goodman). Mais là où Walter White, truand novice, se révèle un génie du mal, Ken Nott — dont le nom est en soi un aveu — est assez largement incompetent quand il s'agit de se frotter à la délinquance. En revanche, le livre construit progressivement le personnage de Celia, merveille de calme, de prévenance, et d'intelligence, face à qui tous les personnages masculins ne sont que pitoyables bouffons. Comme elle le fait remarquer au volubile Ken, « you're only inarticulate when you're sincere », ce qui est un superbe raccourci de sa personnalité.

Tant qu'il y aura des romans de Banks que je n'ai pas encore lus, il ne sera pas encore mort pour moi, et comme je ne me les égrène que pendant les vacances, il lui reste à mon compteur pas mal d'espérance de vie (virtuelle). La remarque sur l'incompatibilité de la sincérité et de l'éloquence n'est pas entièrement exacte : Banks démontre comme toujours une étonnante virtuosité dans la verbosité, qui me comble de plaisir à chaque fois, mais glisse aussi dans son propos un certain nombre d'arguments politiques qui reflètent de fortes convictions. Et le livre est un plaisir sans mélange, tellement vivant et prenant que, dans les passages les plus durs, je devais le déguster à petites doses pour contrôler

mes frayeurs. Comme Ken dans ses moments d'alcoolisme, pourtant, je n'arrive jamais à attendre très longtemps avant la dose suivante. Irrésistible.

—Pascal J. Thomas

*Science-Fiction*

**Stephen BAXTER**

***Retour sur Titan***

*(Return to Titan)*

Le Béliar',

« Une Heure-Lumière »,

août 2018, 160 p., 9,90 €

La Terre, 4<sup>e</sup> millénaire. Grâce à Michael Poole et à son réseau de trous de ver, il est possible d'atteindre chaque planète du système solaire en quelques heures et des colonies ont vu le jour sur les satellites joviens. Le nouveau projet de Poole nécessite de passer par la zone sanctuarisée de Titan, la plus importante lune de Saturne, et rien ne l'arrêtera.

Stephen Baxter n'est pas connu pour le développement de ses personnages et cette *novella* ne fait pas exception. Pourtant, le narrateur de ce *Retour sur Titan*, Jowik Emry, apparaît, malgré son cynisme et son amoralité, l'élément le plus humain de ce récit en y apportant une petite dose d'humour par ses réflexions piquantes. À côté de ce vaurien qui a échappé aux sanctions grâce à sa famille et qui abuse de sa position de Gardien de la Sentience, les quatre scientifiques se révèlent simplement froids et méthodiques. Bravant les interdits, ils ne sont conduits que par l'idée d'utiliser Titan afin de poursuivre le déploiement de leur réseau de trous de ver et le rentabiliser en ouvrant une voie vers un système solaire externe. Et c'est véritablement à travers ses descriptions du satellite saturnien que Stephen Baxter montre toute l'étendue de son talent. Tenant compte de l'avancée des connaissances scientifiques, le romancier décrit par le menu l'atmo-

6. Chroniqué dans KWS n° 83, novembre 2018.

sphère de cette lune lointaine, ses océans de méthane, ses cryovolcans et tout l'écosystème de fiction qui peut en découler.

Encore plus *hard science* que *Le Sultan des nuages* de Gregory A. Landis, *Retour sur Titan* ne se lit pas forcément en une heure-lumière, mais il vient agréablement compléter les œuvres de Stephen Baxter publiées par Le Bélial' : *Gravité* (2008), *Singularité* (2010), *Flux* (2011) et *Accrétion* (2013), s'inscrivant totalement dans le Cycle des Xeelees.

Mêlant science et imagination débridée, Stephen Baxter invente un univers cohérent avec des explorateurs qui sont tout sauf désintéressés.

—Philippe Paygnard

*Fantastique*

**Karim BERROUKA**  
***Celle qui n'avait pas peur de Cthulhu***

ActuSF, mars 2018, 352 p., 18 €

Lorsque l'on se retrouve comme Ingrid Planck, pieds nus, en tee-shirt et en pantalon de jogging, dans les locaux de la DGSE, interrogée sur un certain Yanis Lamini qu'on ne connaît pas, on peut se dire que quelque chose a dérapé. Et quand un étrange individu lui donne, sans raison, du caviar, de l'argent et *Le Mythe de Cthulhu* de H.P. Lovecraft, on peut se demander si le monde n'est pas en train de devenir fou.

Après un recueil de nouvelles plutôt éclectique, *Les ballons dirigeables rêvent-ils de poupées gonflables ?* (ActuSF, 2013), un roman fantasy fantaisiste, *Fées, weed et guillotines* (ActuSF, 2014), et un livre de morts-vivants, *Le club des punks contre l'apocalypse zombie* (ActuSF, 2016), Karim Berrouka s'attaque aux Grands Anciens de Howard Phillips

Lovecraft. Il le fait avec humour et une certaine efficacité en utilisant un type de personnage fort rare dans l'œuvre du romancier de Providence : une femme !

Sans savoir pourquoi, Ingrid Planck est plongée au centre d'une étrange agitation qui lui fait rencontrer les fidèles de divinités oubliées : Dagon, Shub-Niggurath, Azathoth, Yog-Sothoth et Nyarlathotep. Cinq groupes qui s'interrogent sur le bien-fondé ou non de réveiller Cthulhu. On retrouve ici une bonne partie du panthéon imaginé par Lovecraft dans les différents poèmes, nouvelles et romans composant le Mythe des Grands Anciens. Tout comme Wilcox le sculpteur de « L'Appel de Cthulhu » (dans le recueil *Dans l'abîme du temps* – Denoël, 1954), la meilleure amie d'Ingrid, Lisa, se met à créer des œuvres cauchemardesques. Et on peut ainsi jouer à débusquer toutes les références disséminées au fil des quelque 352 pages de *Celle qui n'avait pas peur de Cthulhu*.

Efficace et jouissif, *Celle qui n'avait pas peur de Cthulhu* de Karim Berrouka plaira tout autant aux aficionados de Lovecraft, qui pourront chercher le moindre des clins d'œil au maître, parfois iconoclastes, qu'à ceux qui ne connaissent pas cet auteur incontournable.

—Philippe Paygnard

*Science Fiction*

**Ezekiel BOONE**  
***Infestation***  
***(Skitter)***

Actes Sud, « Exo-fictions »,  
septembre 2018, 384 p., 22,50 €

Après l'Écllosion, c'est l'Infestation qui se profile. Face à la menace qui a surgi d'on ne sait où et on ne sait comment, chaque pays a pris des mesures extrêmes. La Chine n'a pas hésité à utiliser la bombe atomique pour arrêter l'invasion, alors que les dirigeants américains font le choix

de mettre en quarantaine les zones infestées, à commencer par la ville de Los Angeles.

Avec *Infestation*, Ezekiel Boone poursuit sa trilogie horrifique avec ses héros récurrents que sont Stephanie Pilgrim la présidente des États-Unis, Melanie Guyer la scientifique ou Bobby Higgs le faux prophète. Dans ce roman choral, Boone fait aussi apparaître au fil des pages une foultitude d'autres personnages, parfois très éphémères, qui prennent cependant le temps de se rendre sympathiques auprès du lecteur pour mourir de manière toujours plus atroce.

À travers cette kyrielle de protagonistes différents, Ezekiel Boone nous fait assister à l'après première vague. La déferlante d'araignées venimeuses qui a dévasté le monde reflue mystérieusement et semble laisser un répit à l'humanité pour se préparer à l'inévitable assaut final qui sera forcément plus massif et plus destructeur.

Chacun des personnages présentés par Ezekiel Boone est amené à faire des choix pour survivre, souvent cornéliens et toujours dramatiques, ils ont forcément des conséquences sur la vie de celui qui les fait et, lorsqu'il s'agit de Stephanie Pilgrim, sur des millions de vies.

Dans cette trilogie annoncée, dont *Infestation* constitue le deuxième volet, la menace prend la forme d'une invasion d'araignées mutantes qui, au fil des pages, semblent obéir à une intelligence prédatrice capable de rayer l'humanité de la surface de la Terre ou de la transformer en nourriture pour larves.

Livre intermédiaire, entre *Écllosion* (Actes Sud, 2018) qui permettait d'identifier l'adversaire et *Destruction* (Actes Sud, 2019) qui sera la conclusion de cette attaque arachnide, *Infestation* est un peu comme l'œil du cyclone, un bref instant de calme avant que la tempête ne se déchaîne à nouveau. En effet, la seconde vague de l'invasion risque fort d'être pire que la précédente et c'est la survie de la population mondiale qui est désormais en question.

Même s'il cumule bien des clichés des livres de fin du monde où l'humanité doit faire face à un péril qui la dépasse, ainsi qu'une inspiration volontaire ou non puisée dans le cinéma d'horreur (dont l'incontournable *Arachnophobia* de Frank Marshall, 1990), le roman d'Ezekiel Boone se révèle un excellent divertissement qui peut également conduire à s'interroger sur les réactions des gouvernants et des citoyens face à des dangers bien réels, à commencer par le dérèglement climatique.

—Philippe Paygnard

Terreur

**Olivier BRUNEAU**  
***Dirty Sexy Valley***

Le Tripode, juin 2018,  
218 p., 10 €

Afin de célébrer dignement leur diplôme de fin d'études, Tom, Hortense, Clarisse, Simone, Stan et Matt décident de passer un week-end de folie dans un chalet isolé au plus profond des bois. Nos six étudiants en quête d'émotions fortes à base de sexe, d'alcool, et de drogue, sont loin de se douter que leurs voisins les plus proches, au milieu de nulle part, sont une famille de dégénérés de la pire espèce.

Avant d'envisager la moindre analyse de ce livre, il faut immédiatement préciser que ce roman est définitivement réservé à un public averti, voire très averti.

Ceci étant dit, *Dirty Sexy Valley* se présente comme un « poche » d'apparence classique. Sa couverture en noir et blanc est une photo à l'aspect rétro qui n'est pas sans rappeler les affiches des films de Russ Meyer dans les années 1970. Ce sympathique emballage donne le ton, celui de la nostalgie, mais une nostalgie focalisée autour d'un genre très particulier, le *Slasher*. *Dirty Sexy Valley* se présente comme un hommage iconoclaste à ce cinéma d'horreur où

d'impitoyables tueurs massacrent méthodiquement un groupe d'innocents. On retrouve ainsi, dans le roman d'Olivier Bruneau, tous les clichés du genre. Il y a les victimes toutes désignées. Il s'agit ici de six étudiants parmi lesquels les inévitables bombes sexuelles qui, dès les premières pages, sont déjà en tee-shirt et petite culotte. Il y a également la famille dégénérée dirigée par une matriarche qui prêche et impose un puritanisme extrême à sa fille, mais se révèle être une redoutable obsédée sexuelle. La rencontre entre les deux groupes ne peut que conduire à la violence, la souffrance et la mort comme dans les classiques du genre que peuvent être *La colline à des yeux* (de Wes Craven, 1977) ou *Vendredi 13* (de Sean S. Cunningham, 1980).

Turgescences monstrueuses, tourments pénétrants et rigidités qui ne sont pas que cadavériques constituent l'une des bases de cette cruelle histoire qui invoque tout à la fois les esprits du Marquis de Sade et de Leopold von Sacher-Masoch, comme ceux de Herschell Gordon Lewis et de George A. Romero.

Ce livre qui plonge au cœur de l'horreur graphique et de l'excès en tout genre, mêlant sexe et violence, aurait très certainement pu être publié par les défuntes et éphémères collections « Gore » du Fleuve Noir ou « Maniac » de Patrick Siry. À l'époque, ces dernières jouaient la carte du grand guignol avec un certain sérieux, sous des couvertures de Dugévoy et de Michel Gourdon. Elles firent ainsi paraître, entre 1986 et 1988, des romans tels que *La Mort visqueuse* de Shaun Hutson, *Crève, majorette, crève...* de John Russo (le scénariste de *La Nuit des morts-vivants*) ou une version caviardée de *Saison de mort* de Jack Ketchum<sup>7</sup>. Parmi la soixantaine de titres publiée par les deux collections, on trouvait également quelques courts récits sanglants à souhait signés d'auteurs

français bien connus : Joël Houssin, G.J. Arnaud ou Jean-Pierre Andrevon.

Comme ces livres des années 1980, *Dirty Sexy Valley* mêle sexe et violence, mais Olivier Bruneau donne une tonalité originale à son roman. Ainsi, la brutalité extrême de la plupart des scènes *gore* est désamorcée par la candeur des dialogues entre le bourreau et sa victime, ou la naïveté des réactions des différents personnages. Cette ingénuité renvoie tout naturellement à celle des proies des *Slashers* au cinéma qui, tels des moutons allant à l'abattoir, préfèrent systématiquement se séparer plutôt que de rester groupées pour affronter le tueur.

Usant à fond de la carte du grotesque, alternant sexe et violence jusqu'à un dénouement assez inattendu, Olivier Bruneau signe un de ces OLN (objet littéraire non identifié) surprenant à ne surtout pas mettre entre toutes les mains.

—Philippe Paygnard

*Fantastique*

**Maxime CHATTAM**  
***Le Signal***

Albin Michel, octobre 2018,  
752 p., 23,90 €

Tom Spencer et sa famille abandonnent leur vie de citoyens pressés pour s'installer dans la paisible petite ville de Mahingan Falls, havre de paix isolé du reste du monde par la mer et des reliefs montagneux. Auteur de théâtre qui a connu de beaux succès, mais traverse une période de perte de confiance, Tom espère retrouver l'inspiration au cœur de cette maison qui les a immédiatement séduits par son authenticité. Olivia, sa femme, a choisi de tout quitter, de renoncer à sa brillante carrière d'animatrice de télévision, pour tout recommencer à Mahingan Falls. Mère de famille, elle s'occupe bien évidemment de bébé Zoey, la petite dernière, mais ne délaisse pas son

7. Le roman de Jack Ketchum a été réédité, dans une traduction non expurgée signée Benoît Domis, par les éditions Bragelonne, en 2008, sous le titre *Morte saison*.

ainé Chad, ni celui qui a rejoint le clan familial depuis la mort accidentelle de ses parents, le cousin Owen. Ensemble, ils vont devoir s'adapter à leur nouvelle vie et faire face à d'étranges événements.

Maître du thriller, Maxime Chattam s'aventure, avec ce *Signal*, sur les terres de Stephen King et de Howard Phillips Lovecraft, qu'il cite en préambule de son récit, et cela s'entend au sens littéral. En effet, le romancier français place l'action de son nouveau livre au cœur d'une Nouvelle-Angleterre réinventée, avec la ville de Mahingan Falls et le Mont Wendy, que l'on peut situer quelque part entre Derry et Arkham, deux des plus célèbres agglomérations fictives de la littérature fantastique. D'ailleurs, il n'hésite pas à envoyer ses personnages sur les bords de la rivière Miskatonic pour visiter l'une des pensionnaires de l'asile psychiatrique d'Arkham, petit clin d'œil à l'Arkham Asylum de l'univers BD du Batman. Comme on le voit, le ton est donné, Maxime Chattam joue à fond la carte de l'hommage à ces maîtres de l'horreur et du fantastique que sont Lovecraft et King. Certains esprits chagrins reprocheront au romancier son manque d'originalité, mais il peut être fort amusant de tenter d'identifier les références plus ou moins cachées tout au long du récit, à travers les noms des différents protagonistes ou des lieux, les situations ou les intrigues.

Sans chercher à lister tous ces clin d'œil tout à fait volontaires de la part de l'auteur, on peut s'intéresser à ceux qui procurent un charme particulier à ce *Signal*. Ainsi, les lecteurs qui suivent de près la carrière de Maxime Chattam savent certainement que ce dernier a été touché par le virus de l'écriture après avoir lu « Le Corps » de Stephen King, l'une des nouvelles du recueil *Différentes saisons* (Albin Michel, 1986). Dans ce texte, quatre gamins d'une douzaine d'années profitent des vacances d'été pour vivre diverses péripéties qui les feront définitivement quitter le monde de l'enfance. On retrouve ce même schéma avec la petite bande composée de Chad,

Owen et leurs nouveaux amis Corey et Connor qui s'aventure dans les bois autour de Mahingan Falls. Mais lorsque le quatuor affronte des forces surnaturelles prenant la forme d'un démoniaque épouvantail, on ne peut que penser au Club des Ratés de Ça (Albin Michel, 1988).

La passion avouée de Maxime Chattam pour Stephen King ne l'empêche pas de piocher quelques références dans l'univers littéraire de Howard Phillips Lovecraft. Même si le romancier évite soigneusement le panthéon des dieux sombres du mythe de Cthulhu, c'est une bonne partie de la géographie des livres et nouvelles du solitaire de Providence qui apparaît à un moment ou à un autre dans *Le Signal*. Le village de Dunwich, réputé pour son isolement et la consanguinité de ses habitants, comme l'Université Miskatonic, sont ainsi cités au fil des pages d'une histoire qui fait le lien entre l'obscurantisme passé des sorcières de Salem et l'orgueilleux futurisme de la haute technologie de l'OCP (pour OrlachCom Provider et pas pour Omni Consumer Products de la saga *RoboCop*).

Si la menace que constituent les fantômes qui agressent la famille Spencer et les habitants de Mahingan Falls semble avoir une origine proche de celle des « zombies » du *Cellulaire* (Albin Michel, 2006), un livre aisément oubliable de Stephen King, on peut cependant y voir d'autres influences. En effet, le réalisateur japonais Kiyoshi Kurosawa a déjà imaginé, en 2000, comment la technologie moderne d'Internet peut faire surgir un péril d'outre-tombe, tandis que l'éphémère série télévisée *Ghost Wars* (SyFy, 2017-2018) présentait une petite ville isolée assaillie par des forces paranormales similaires. Les spectres qui hantent ces deux fictions se révèlent tout aussi terrifiants que les créatures inventées par Howard Phillips Lovecraft et Stephen King dans leurs nouvelles et romans auxquels Maxime Chattam rend un vibrant hommage dans *Le Signal*.

Au-delà du jeu des références, Maxime Chattam construit un récit prenant bourré

de rebondissements qui doit se lire comme le divertissement qu'il est et doit être. Il y ajoute sa touche personnelle à travers le personnage de Tom Spencer, un auteur comme lui, et de son épouse Olivia, animatrice de télévision comme sa femme Faustine Bollaert, qui apportent une certaine authenticité aux relations de ce couple confronté au surnaturel.

—Philippe Paygnard

*Thriller*

## **Jérémy FEL** ***Helena***

Rivages, août 2018, 800 p., 23 €

Quelque part, dans un coin perdu du Kansas, Hayley voit ses rêves de réussite sportive s'évanouir. Au lieu de participer au championnat de golf pour lequel elle s'était préparée, elle se retrouve menottée et bâillonnée sur un vieux matelas, dans une pièce close et sombre. Une panne de voiture, un gentil garçon qui s'arrête pour l'aider, une mère de famille compatissante qui lui offre le gîte et le couvert, des événements anodins qui précipitent la jeune femme au cœur de l'horreur.

Après *Les loups à leur porte* (Rivages, 2015), Jérémy Fel livre, avec *Helena*, son second roman, un thriller psychologique poisseux avec des personnages fascinants de monstruosité qui se révèlent pourtant si ordinaires. Ainsi, Tommy, celui par qui tout arrive, semble être le vice incarné. Il prend plaisir infini à martyriser et à tuer des animaux dans son repaire secret. Lorsque Hayley passe à sa portée, il la viole sans aucun remords. Jérémy Fel tente cependant d'expliquer la folie de Tommy par une enfance difficile, par une accumulation de traumatismes et de contrariétés, et par l'influence du lieu où il réside actuellement hanté par des crimes passés. Poussé à des actes aussi violents

qu'irréfléchis par l'Ogre qui habite ses cauchemars, Tommy est convaincu et convainc également le lecteur de la réalité de cette créature monstrueuse. Il reste malgré tout le fils préféré de sa mère, Norma, qui n'hésite pas à se faire louve pour le protéger, prête à laisser mourir Hayley afin d'éviter que Tommy se retrouve en prison ou en asile psychiatrique.

Au fil des pages, Jérémy Fel entraîne ses personnages vers la noirceur la plus totale. Chaque fois qu'un choix se présente à eux, ils font systématiquement le mauvais, avec le plus souvent, de bonnes raisons, et sont alors pris à leur propre piège. Grâce à une narration alternant les points de vue, le romancier parvient cependant à nous les rendre plus proches, même s'ils n'en deviennent pas plus sympathiques. Ainsi, on ne peut pas réellement s'identifier à Tommy, mais on peut comprendre son mode de pensée et appréhender ce qui le pousse à de telles extrémités. Quelques flash-backs viennent parfois semer le trouble, mais se révèlent indispensables à la compréhension du complexe puzzle psychologique conçu par Fel.

Par son volume et certaines de ses ambiances, le roman de Jérémy Fel fait penser aux œuvres de Stephen King. Même si *Helena* est un pur thriller, il se permet quelques écarts fantastiques à travers le personnage de Tommy et l'Ogre qui le poursuit dans ses cauchemars. Des frayeurs nocturnes qui sont accentuées par sa lecture régulière de *La Couleur tombée du ciel* de Howard Phillips Lovecraft. Outre l'Ogre de Tommy, Fel lance quelques fausses pistes fantastiques avec l'éventualité d'une malédiction ancestrale frappant la ferme habitée par Tommy et sa famille.

Quant à savoir qui est la Helena du titre, il faudra au lecteur énormément de patience pour le découvrir, la révélation ne se faisant que dans les toutes dernières pages du roman.

Écrit comme le scénario d'un film, *Helena* est un véritable *page-turner* démontrant les qualités de conteur de Jérémy Fel, un auteur à suivre.

—Philippe Paygnard

*Fantastique*

**Stephen KING &  
Richard CHIZMAR**  
***Gwendy et la Boîte à  
boutons***

*(Gwendy's Button Box)*

Livre de poche, n° 35122,  
septembre 2018, 160 p., 6,70 €

Petite fille comme les autres, Gwendy Peterson vit à Castle Rock. On lui a bien évidemment appris qu'il ne fallait pas parler aux inconnus, mais cet homme au chapeau qui se présente à elle comme étant Richard Farris ne peut plus être considéré comme un inconnu puisqu'il lui a donné son nom. Alors, peut-elle refuser le bien étrange cadeau qu'il lui fait ? Une boîte à boutons ! L'objet magique lui offre quotidiennement une friandise et une pièce en argent. En échange de ces présents, Gwendy a la lourde responsabilité de veiller sur les boutons rouge, vert et noir qui l'ornent et qui peuvent entraîner mort, malheur et destruction si on appuie dessus.

Même s'il est difficile de dire à la lecture de la superbe traduction signée par le romancier Michel Pagel, quelle est la part de chaque écrivain dans la rédaction de cette nouvelle, il est facile de retrouver dans le personnage de Gwendy des éléments de caractère empruntés à Beverly Marsh la seule fille du Club des ratés dans *Ça* (Albin Michel, 1986) ou à *La petite fille qui aimait Tom Gordon* (Albin Michel, 2000).

La narration reste centrée sur Gwendy, qui grandit au fil des chapitres, et sur ses interrogations quant aux conséquences si

elle appuyait sur un des boutons. Malgré son jeune âge, elle découvre le poids des responsabilités et sent également que la boîte influe sur son physique et sur son intellect. La fillette un peu boulotte devient ainsi la première de la classe et celle que l'on admire, mais elle se demande s'il n'y a pas un prix à payer.

Par certains aspects, *Gwendy et la boîte à boutons* fait penser à l'une des nouvelles les plus angoissantes de Richard Matheson (1926-2013), « Le jeu du bouton », où un inconnu propose à un couple un étrange marché. Il leur suffit d'appuyer sur un bouton pour gagner une belle somme d'argent, mais s'ils le font une personne mourra. En jouant ainsi au jeu de la filiation littéraire, on peut même facilement remonter jusqu'au mythe de la boîte de Pandore, mais Gwendy se révèle bien plus avisée que l'épouse d'Épiméthée.

En plus du personnage féminin fort qu'est Gwendy, les deux auteurs situent l'histoire de Gwendy dans le paysage bien connu des fans du King, la ville de Castle Rock, dans ce Maine réinventé du maître de l'horreur. Et, comme l'action débute dans les années 1970, on peut tout naturellement croiser quelques figures du lieu, à commencer par le shérif George Bannerman, qui apparaît dans *Dead Zone* (JC Lattès, 1983).

Lorsque l'on arrive au terme des 160 pages de *Gwendy et la boîte à boutons*, on peut se sentir légèrement frustré, contraint d'abandonner si tôt la charmante jeune femme qu'est devenue Gwendy. Pourtant, King et Chizmar ont fait le tour de leur sujet, incitant leur héroïne comme les lecteurs à se poser les bonnes questions autour de la très symbolique boîte à boutons.

—Philippe Paygnard

Essai

## Frédéric LANDRAGIN

### *Comment parler à un alien ?*

*Langage et linguistique  
dans la science-fiction*

Le Béliat', « Parallaxe »,  
octobre 2018, 264 p., 14,90 €

Un meilleur titre pour ce livre serait peut-être « tout ce que l'auteur de SF devrait savoir sur la linguistique avant d'en parler ». Mais l'auteur du présent ouvrage n'aurait jamais, lui, adopté un ton aussi pédant ! A l'image de Roland Lehoucq – directeur de cette nouvelle collection de vulgarisation scientifique liée à la SF sous l'égide du Béliat'.

Que trouve-t-on donc dans ce livre ? Un aller-retour entre description de la linguistique à l'intention des profanes, illustrée d'exemples souvent exotiques et amusants, et l'étude d'un certain nombre d'œuvres de SF qui ont fait du langage une question centrale de leur propos. Landragin parle de temps en temps de « linguistique-fiction ». Le corpus est nécessairement réduit, le but de l'auteur n'étant pas un traitement encyclopédique du thème, ni de multiplier les exemples d'ignorance ou de maladresse des auteurs en matière de langue (et on sait certains Américains, redoutables monolingues, capables de bourdes énormes en la matière). Au contraire, sont citées ici de façon répétée un petit nombre d'œuvres de grande qualité : « L'histoire de ta vie » de Ted Chiang, *L'Enchâssement* de Ian Watson, *Babel-17* de Samuel Delany, *1984* de George Orwell, *Les Langages de Pao* de Jack Vance... tandis que bien d'autres sont évoquées pour illustrer un point ou un autre.

Le livre est organisé en cinq chapitres, le premier donnant des exemples de linguistique-fiction, comme une sorte

d'accroche destinée à motiver le lecteur pour le voyage en linguistique, les numéros 2 et 4 sont plutôt de la vulgarisation des concepts et questions de la linguistique, tandis que le 3 est consacré aux langues artificielles, qui pourraient servir (entre autres outils) au but décrit dans le 5 : communiquer avec des aliens. Exercice dont la difficulté est souvent sous-estimé par la fiction, quand on compare aux exemples tirés du monde réel que sont le décodage (souvent impossible) des écritures retrouvées par l'archéologie, ou la communication avec des membres de tribus restées coupées du reste du monde.

S'il n'écrit pas de façon aussi distrayante que Lehoucq, Landragin est éminemment lisible, et ce livre est une synthèse bienvenue, qui pose bien les rapports entre linguistique et science-fiction. Je n'y ai pas fait de découverte majeure, mais y ai appris une foule de détails que je ne connaissais pas. Je n'ai trouvé qu'une erreur majeure (sans doute un copié-collé pas relu !), un passage cité p. 87 pour illustrer le fait que « le catalan est sans doute la langue écrite la plus proche du français<sup>8</sup> » est en fait... de l'espagnol (ou castillan si vous voulez). Raté ! comme dirait Landragin lui-même, et je ne lui conseille pas de montrer son livre à un nationaliste catalan susceptible (heureusement pour lui, il n'y en a guère). Ce qui est triste et drôle dans l'erreur, c'est que l'espagnol est, justement, plus éloigné du français que ne l'est le catalan. J'aurais aussi quelques reproches de faible intensité, comme sur l'affirmation p. 94 qu'*astronef* ou *spationef* sont arrivés pour prendre la place du *spacecraft* anglais – ce dernier terme me paraît rare, comparé aux bien plus fréquents *spaceship* ou *starship* ; ou sa définition du terme *serendipity*. Broutilles. Je suis aussi légèrement gêné que les œuvres étrangères, pour la plupart anglophones à l'origine, donc accessibles dans le texte à la majorité

8. Déjà, je dirais personnellement que l'occitan est sûrement plus proche du français que ne l'est le catalan, mais Landragin lui refuse peut-être le statut de langue séparée, ou de langue écrite.

des lecteurs, soient sans cesse citées en traduction : pour des questions fines sur la langue, on ne sait plus ce qui est analysé, le travail de l'écrivain ou celui du traducteur.

Mais j'admire beaucoup le travail de documentation de Landragin, qui a visiblement beaucoup lu (le volume se conclut par des notes abondantes, une bibliographie et un index, auxquels il faudra que je revienne). Il y a des sources auxquelles je devrai retourner m'abreuver, comme *Science fiction et didactique des langues*, actes de colloque dirigés par Yves Bardière, Estelle Blanquet et Eric Picholle<sup>9</sup>, et *Les Langues imaginaires*, de Marina Yaguello, abondamment cité dans l'ouvrage. Autant dire que *Comment parler à un alien ?* fonctionne comme un très bon manuel : il ouvre la porte d'un domaine et donne envie d'explorer plus loin.

—Pascal J. Thomas

*Fantastique*

**Victor LaVALLE**  
***La ballade de Black Tom***  
*(The Ballad of Black Tom)*

Le Béliar',  
« Une Heure-Lumière »,  
avril 2018, 160 p., 9,90 €

New York, 1924, Charles Thomas Tester, que tout le monde appelle Tommy, est un musicien médiocre qui, comme tous ceux qui ont sa couleur de peau, vit dans le quartier de Harlem. La musique ne lui suffisant pas pour subvenir à ses besoins et à ceux d'Otis, son vieux père, il n'est pas rare que Tommy doive se débrouiller. Pourtant, ce sont ses talents

musicaux qui semblent attirer sur lui l'attention d'un vieil et riche érudit, Robert Suydam.

Victor LaValle, dont c'est le premier texte publié en France, entraîne ses lecteurs dans l'Amérique des années 1920 et son racisme ordinaire. La première partie de la *novella* est racontée du point de vue de Tommy Tester, alors que c'est l'inspecteur de police Thomas Malone qui se fait narrateur d'une histoire qui pointe de plus en plus franchement vers le fantastique en seconde partie.

Si les noms de Robert Suydam et de Thomas Malone peuvent sembler familiers à certains lecteurs, c'est tout simplement parce que Victor LaValle les a empruntés à l'un des maîtres de l'horreur, le génie de Providence, Howard Phillips Lovecraft. Avec *La ballade de Black Tom*, LaValle se livre à une salutaire réécriture de la nouvelle « Horreur à Red Hook » (incluse dans le recueil *Dagon – Belfond*, 1969). En effet, même si Lovecraft est et reste un véritable créateur de peur à travers la plupart de ses récits, certains de ses textes ont plus que mal vieilli. « Horreur à Red Hook » en est l'exemple le plus flagrant puisque l'on y voit Robert Suydam, s'acoquiner avec des étrangers basanés à la mine patibulaire, des trafiquants de drogue asiatiques et même des Kurdes. Dans sa *Ballade de Black Tom*, LaValle replonge à cette époque où un Noir n'avait pas le droit de quitter Harlem, à cette époque où tuer un Noir n'entraîne pas forcément de conséquences si le tireur est blanc et appartient peu ou prou aux forces de police. En mettant en avant ce racisme très ordinaire des années 1920, LaValle dénonce également le racisme toujours présent dans la société américaine contemporaine.

Efficace et prenant, *La ballade de Black Tom* peut bien évidemment se lire indépendamment de sa source littéraire. Cependant, le texte de Victor LaValle étant bourré de clins d'œil à l'œuvre de Lovecraft, il ne prend toute sa saveur que si l'on a pu découvrir au préalable la

9. Avec un superbe article de Jean-Luc Gautero, *dixit* Landragin.

nouvelle « Horreur à Red Hook » et quelques autres récits du maître de l'horreur.

—Philippe Paygnard

*Science Fiction*

**LIU Cixin**  
***Death's End***  
 (死神永生)

Head of Zeus, 2017, 724 p.,  
 £ 8.99

Première édition en langue anglaise :  
 Tor Books, 2016.

De temps à autre, je me penche sur les parallèles profonds qui unissent l'humour et la science-fiction, empêchent la deuxième de trop faire usage du premier, même si l'amateur de SF blasé saura sourire des situations les plus graves. Chez Liu Cixin, pourtant, le moins qu'on puisse dire est qu'on ne rigole pas. Sous l'influence de la Dissuasion instaurée lors du volume précédent de la trilogie<sup>10</sup>, les Trisolariens renoncent à envahir notre système solaire. S'ouvre une ère de détente entre les deux races, au cours de laquelle les Trisolariens communiquent aux Terriens une énorme quantité d'information scientifique et technologique, tout en absorbant goulument la culture terrienne, et en lui rendant l'ultime hommage de l'imitation talentueuse. Et pourtant, dès qu'ils en auront l'occasion, ils mettront en œuvre le génocide de toute la race humaine. Avec cruauté et perversion, en chargeant du sale boulot une petite minorité des humains, dotés des armes nécessaires à opprimer leurs congénères, contre l'illusoire promesse qu'eux-mêmes seront épargnés.

Ce n'est qu'un des spectaculaires retournements qui ponctuent ce volume

de conclusion de la trilogie de Liu Cixin, adepte rompu à la pratique de la gifle émotionnelle. On se souviendra du principe de la Forêt Sombre : toute race vivante est un prédateur en puissance, et prête à tuer pour se défendre — il faut donc l'éliminer avant qu'elle puisse présenter un risque. Ainsi, révéler *urbi et orbi* la position dans la galaxie d'un système solaire habité, c'est le condamner à mort, et mettre ses voisins en danger — nous aurons au cours du roman un aperçu des méthodes d'une race spécialisée dans ce tir aux pigeons un peu particulier. Et les humains vont devoir passer de la menace à la pratique en ce qui concerne la diffusion de la localisation de Trisolaris.

Le personnage central du livre est une scientifique, Cheng Xin, d'abord embauchée dans un projet de sonde destinée à rencontrer les Trisolariens — ceci se déroule à une époque qui correspond au début de celle du second volume ; l'auteur a pris le parti original de séparer son troisième volume en fonction des personnages suivis plus que par la postériorité temporelle, même si celui-ci étend son déroulement bien au-delà du précédent, potentiellement jusqu'à la fin des temps, à la Olaf Stapledon. Après une période d'hibernation, elle remplace Luo Ji comme *Swordholder*, garante de la volonté de l'humanité d'entraîner les Trisolariens dans l'anéantissement de leurs systèmes plutôt que d'accepter la soumission. Mais « She was a woman, not a warrior » (p. 201) — fidèle à son habitude, Liu Cixin met en scène un cynisme brutal, teinté ici de sexisme. Discréditée, mais protégée par la *sophon* qui représente sur Terre les Trisolariens, Cheng Xin arrivera toujours à tirer son épingle du jeu et nous accompagnera au fil des époques successives, d'apparente sécurité en désastres cosmiques pour l'humanité. Jusqu'à une réorganisation radicale de l'espace et du temps.

Bref, Liu Cixin restitue une bonne partie des qualités et des défauts de la SF américaine la plus classique. Et pourtant. Plus encore que dans le volume précédent,

10. *The Dark Forest*, chroniqué dans KWS n° 83, novembre 2018.

en filigrane d'une ambiance générale souvent marquée par l'autoritarisme militaire qu'engendre une menace extérieure, la leçon politique que l'on peut tirer du roman est que l'humanité sera sauvée par l'insubordination de visionnaires qui font fi des lois et de l'opinion générale. Pas de quoi satisfaire les amateurs d'une société stable et paisible, qu'elle soit démocratique-bourgeoise ou communiste. Plus surprenant encore, le fil rouge de ce long roman est une histoire d'amour, d'un romantisme que l'on qualifierait de béat s'il n'était mitigé d'amertume.

Le premier personnage significatif dont nous faisons la connaissance dans les premiers chapitres est Yun Tianming, un camarade de promotion de Cheng Xin, moins doué et moins chanceux qu'elle. Mais son admirateur éperdu, et non payé de retour. Le *geek* moyen, fan de SF aux lunettes épaisses, s'identifiera avec enthousiasme. C'est le cerveau de Yun qui tentera de rejoindre la flotte spatiale envoyée contre la Terre, c'est lui qui enverra aux humains une longue suite de contes de fées (pages 367 à 414) dont le sens caché recèle la clé du futur. Ces contes sont sans doute le sommet littéraire du livre — le procédé n'est pas nouveau, mais le changement d'atmosphère qu'ils apportent donne un nouveau souffle à un livre qui court le risque de la longueur.

On peut aimer Liu Cixin ou pas, mais il n'est jamais à court de surprises (j'espère que je n'en ai pas trop défloré au cours de cette chronique), et il entraîne toujours le lecteur avec lui. Ce n'est pas si commun.

—Pascal J. Thomas

*Science Fiction*

**Joan-Lluís LLUÍS**  
***Jo soc aquell que va***  
***matar Franco***

Proa, «A Tot Vent», janvier 2018,  
304 p., 20 €

Dans notre monde, Francisco Franco Bahamonde est mort dans son lit en 1975. Le roman de Joan-Lluís Lluís affiche donc dès son titre<sup>11</sup> son caractère uchronique. Quand on sait qu'il a été couronné par le Prix Sant Jordi, et publié avec le logo de l'Òmnium Cultural — à une date où son président, Jordi Cuixart, avait déjà été embastillé par le gouvernement de Mariano Rajoy — on se doute que le point de vue sera pour le moins catalaniste.

Autant le dire tout de suite, le récit se situe dans l'époque qui précède et suit immédiatement le point de divergence uchronique ; on ne respirera pas dans ce roman le parfum spéculatif qui se dégage des mondes vraiment éloignés du nôtre. La divergence ici réside dans l'attitude de Franco en 1940 : à l'instar de Mussolini, il décide d'attaquer la France quand la défaite de celle-ci paraît certaine, et de s'engager franchement dans la guerre aux côtés de ceux qui l'avaient aidé à conquérir le pouvoir peu auparavant. Avec pour récompense la récupération de la Catalogne Nord (sous la couronne espagnole jusqu'en 1659). Et comme Mussolini, il essaiera de fuir au moment de la débâcle et sera attrapé par des partisans.

Mais le roman de Lluís est centré sur la biographie de son narrateur, Agustí Vilamat. Né en 1916 dans la Catalogne rurale, victime encore enfant d'un accident qui le laisse borgne et obsédé par sa désobéissance aux consignes de sa mère, dont il exagère l'importance. Initié à la lecture en catalan clandestinement — nous sommes à l'époque de la dictature de Primo de Rivera — il s'épanouit grâce à

11. « Je suis celui qui a tué Franco ».

ses rares talents de correcteur dans cette langue, au moment de la République espagnole. La guerre civile fait de lui, après la *retirada*, un réfugié enfermé dans le camp d'Argelès, mais toujours un implacable défenseur du catalan tel que normalisé par Pompeu Fabra.

L'invasion espagnole lui offre l'occasion de devenir maquisard et de commencer à prendre sa revanche sur les fascistes qui oppriment son pays, interdisent sa langue et ont bombardé de façon meurtrière le camp où il avait commencé à nouer de nouveaux liens. Dissimulé avec ses camarades dans le Vallespir, il côtoie aussi un autre dialecte du catalan, qui n'a pas été normalisé — ce qui l'intéresse beaucoup au début — mais a bien souffert de l'influence du français. Plus douloureusement, l'*Exèrcit Lliure de Catalunya* à laquelle il appartient n'est pas le seul maquis de la région, et se retrouve aux côtés d'autres Catalans qui, s'ils combattent aussi Franco, le font parce qu'ils s'imaginent être français.

En fin de compte, Agustí mettra bien une balle dans la tête de Franco, qui avait essayé de s'enfuir vers Andorre<sup>12</sup>. Mais il n'y aura là ni dessein mûrement réfléchi, ni héroïsme, ni grand dialogue avec l'ennemi haï. L'exécution ne sera qu'un geste contraint, accompli dans l'urgence, presque hygiénique. Et la suite de la vie de Vilamat, jouet de la propagande d'Etat du nouveau gouvernement autonome catalan, ne connaîtra ni sommet de gloire ni profondeur de duplicité.

Tout au long du récit, on se sent plongé dans la réalité alternative, avec le sentiment de suivre le destin d'un personnage historique, des moments d'émotion et de vie ordinaire. Mais le roman use de l'uchronie avec parcimonie, presque timidité. L'opportunité historique fournie par la déconfiture précoce du

12. Notre ami et collaborateur (oh pardon) Eric Vial me fait remarquer que, s'il était logique que Mussolini prît la route des Alpes, c'est tirer un parallèle abusif que de s'imaginer Franco prenant celle des Pyrénées, alors que le Portugal lui aurait tendu les bras. Je présume qu'il fallait bien catalaniser la chose...

franquisme, compromis par son engagement aux côtés de l'Axe, ne profitera guère à la Catalogne, et l'auteur préfère se concentrer sur la période de la guerre, que son protagoniste passe dans les versants montagneux de la Catalogne Nord. Au cours de la guerre, de nouvelles blessures le privent de l'usage de son bras. Je ne peux m'empêcher de voir dans les mutilations successives qu'il subit une incarnation concrète et pathétique des amputations subies par les pays catalans, et avant tout la francisation des « Pyrénées Orientales » que constate Agustí dès 1940. C'est dans cette souffrance charnelle pour la langue que le livre trouve ses accents les plus forts. Il faut dire que l'auteur de *Conversa amb el meu gos sobre França i els francesos* (ed. La Magrana, Barcelona, 2002), né en exil à Perpignan en 1963, qui réside toujours dans l'Etat français et a publié des deux côtés de la frontière d'Etat, a nécessairement des opinions marquées sur la question. A lire, plus pour les catalanistes que pour les fans de SF.

—Pascal J. Thomas

*Science Fiction*

**China MIÉVILLE**  
***Les derniers jours du***  
***nouveau Paris***  
*(The Last Days of New Paris)*

Au Diable Vauvert, octobre 2018,  
 254 p., 20 €

« La Main à Plume (1941-1944) est une publication collective et un groupe qui a maintenu actif le surréalisme sous l'Occupation ». Le nom fait référence au vers de Rimbaud : « La Main à Plume vaut la main à charrue ». Thibaut appartient au groupe La Main à Plume, qui en 1950 résiste aux troupes de la Wehrmacht dont l'occupation de certains arrondissements

parisiens se poursuit. L'action a commencé en 1941, quand lors d'une réunion des surréalistes réfugiés à Marseille un ingénieur américain a capté les créations et les énergies créatrices des invités. Quelqu'un — sans en connaître le contenu — a volé la mallette qui contenait le tout et tenté de la vendre à Paris où elle a explosé. Dans ce Paris d'après l'explosion circulent des « manifs », des manifestations actives des créations surréalistes. Thibaut sera accompagné dans sa lutte par un « cadavre exquis », dont vous avez un exemple en page 10. Les allemands eux veulent mettre ces « manifs » à leur service, et les associer aux puissances infernales dont ils se recommandent et qu'ils espèrent apprivoiser. Les amoureux de *Nadja* (donc de Paris) et ceux qui connaissent *Une Semaine de bonté*<sup>13</sup> trouveront là de quoi vibrer, les autres découvriront la beauté convulsive ou « explosante fixe » et celle imaginée par Lautréamont, issue de la rencontre fortuite sur une table à dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie. Au fil de ma lecture, au gré de quelques réminiscences de *Perdido Street Station* (même auteur), et dans la droite ligne d'un hasard objectif, une œuvre de Banksy s'est imposée à mon esprit. Elle montre un manifestant qui lance les tournesols de Van Gogh comme un cocktail Molotov...

Je ne dirai rien d'autre des péripéties rencontrées par Thibaut, ce serait raconter le livre. Mais je peux vous dire que la postface qui explique l'origine de ce qui la précède, et les notes qui expliquent du même point de vue certaines des « manifs » et des références surréalistes ajoutent quelque chose de particulier à l'histoire et à votre vie de lecteur. Un récit à l'ambiance particulière bien rendue par la traductrice, Nathalie Mège.

—Noé Gaillard

• La chronique ci-dessus est une version remaniée de celle parue sur le site Daily-passions.

13. Dans la couverture agréable et intrigante à l'œil, certains pourront reconnaître l'inspiration d'un Max Ernst.

*Fantastique*

## **Michel PAGEL** ***Le Club***

Les Moutons Électriques,  
« La Bibliothèque Voltaïque »,  
mars 2016, 160 p., 15 €

Je ne sais plus qui nous a annoncé que les héros ne mouraient jamais, tout comme j'ai oublié qui recommande de tuer — au moins symboliquement — le père. Mais il me semble qu'une fois cette dernière action accomplie on se sent beaucoup mieux. Petite parenthèse : tuer le père peut consister pour certains à redonner vie et aventures au héros imaginé par ce père (Holmes et Morane en savent quelque chose).

Pardon pour cette longue introduction qui se poursuit par un examen de la couverture du livre dont il est question : le titre s'inscrit dans un fragment du drapeau de l'Angleterre et montre quatre silhouettes juvéniles qui ont pour pendant dans une partie du drapeau français quatre silhouettes adultes qu'accompagne la phrase suivante : « 30 ans après, ils se retrouvent une dernière fois ». Je supposerai que, même si vous n'avez jamais lu le récit d'une de leurs aventures, vous avez deviné qu'il s'agit du Club des Cinq (de la ô combien prolifique Enid Blyton). On appréciera le fait que les coins droits de la couverture donnent une idée d'usage et qu'en page intérieure les silhouettes des cinq membres du groupe soient proposées...

Qui n'a lu au moins une de leurs aventures ? Qui n'a vibré à suivre leurs exploits d'enfants bien élevés dont les désobéissances, les audaces étaient récompensées ? Puis oublié dans une cave, un coin de grenier ou chez un bouquiniste ces livres dont on ne pense pas qu'ils puissent plaire aux lecteurs d'aujourd'hui. Michel Pagel s'est posé deux questions — à la manière de Patrick

Bruel qui donne rendez-vous. Que sont devenus les membres du Club en devenant adultes, s'ils le sont devenus ? Quel sort cet avenir leur a-t-il réservé ? Le fait de s'intéresser à François, Claude, Mick et Annie pose une question subsidiaire : que pouvaient-ils être et où quand ils ne se retrouvaient pas pour les vacances ?

On peut penser qu'ils vivaient en Angleterre, où écrivait celle qui leur avait donné vie.

Claude a invité les trois autres à passer Noël chez elle... et il va se produire de drôles de choses. François, pardon le commissaire François Gauthier est arrivé le premier. Et nous allons découvrir quatre adultes prisonniers de leur rôle. Claude a suivi son côté garçon mais rêve régulièrement d'un château en Angleterre. Mais son pays de rêve s'apparente au « Neverland » de Peter. Ici c'est la mort qui attend les héros. François l'a bien compris qui veut que la dichotomie cesse et que tous restent le club.

Michel Pagel, on le sent, se fait plaisir à s'extirper le club des souvenirs. Et ce plaisir nous permet d'accepter ce que l'on pourrait prendre pour un sacrilège, voir l'introduction. Il nous replonge dans nos souvenirs pour mieux nous aider à passer outre et à jeter un regard lucide et bienveillant sur ce club et sur nous-mêmes. Regardez bien, le dernier chapitre du livre est numéroté « premier ».

—Noé Gaillard

### *Une seconde opinion...*

Pour bien des gens de ma génération (qui est aussi celle de Michel Pagel), le Club des Cinq est synonyme d'accès à la lecture. Et, de fait, le premier « vrai » livre que j'ai lu seul — ce devait être un cadeau de Noël avant que j'aie à l'école publique — fut *Le Club des Cinq et le trésor de l'île*. Non qu'il m'en reste guère de souvenirs ; ils se délavent avec ceux d'autres volumes de la série, à laquelle j'ai fini par renoncer après qu'un copain a commenté qu'on y bouffait tout le temps — et je reconnais

avoir toujours été sensible à la sensualité du pique-nique.

Brisons là. La nostalgie est ici hors de propos, quand bien même elle participe à l'impact de ce roman bref et percutant. Pagel donne ici une sorte de *Malpertuis* où les héros de l'Olympe cèdent la place à ceux de la littérature enfantine, à ceci près que le désespoir face au monde prosaïque ne s'y double pas de la résignation qui imprégnait le chef-d'œuvre de Jean Ray.

Les anciens des Cinq — réduits à quatre par la faute de la moindre longévité canine — doivent donc se retrouver pour Noël à Kernach, dans ce qui est devenu la maison de Claude, dont le père est décédé et la mère atteinte de démence. On les devine quadra ou quinca, abîmés plus que mûris par la vie, François et Mick ayant adopté des polarités opposées depuis les ennuis du deuxième avec la justice. Nul ne sera surpris d'apprendre que Claude est lesbienne, même si c'est sans doute totalement étranger aux intentions que nourrissait Enid Blyton quand elle avait créé ce personnage de garçon manqué, inspiré d'elle-même. Dès les premières pages, la rupture avec l'enfance idéalisée est matérialisée par des détails sexuels plutôt crus, et le point focal de l'intrigue ne sera pas, on s'en doute, une course à travers la lande ponctuée de passages secrets et de nuits passées sur la plage sur des lits de bruyère. La neige qui va recouvrir le paysage avec une abondance inhabituelle en Bretagne met en place le décor d'un huis clos.

Pagel ne fait pas mine longtemps d'écrire un roman réaliste. Le statut de personnage de roman des protagonistes est vite évoqué par ceux qui les rencontrent ; on peut penser qu'il en faut plus pour éclater la bulle fictionnelle, si on pense aux rares allusions du même acabit qui émaillent la série Bob Morane, et d'autres. Mais très vite arrivent les allusions à l'opposition entre la vie de chair (et de larmes) et celle de papier, et au cataclysme qui fit passer de la deuxième à la première. Et si, passant des dieux grecs aux magiciens médiévaux,

nous nous souvenons que la condition pour ne pas perdre ses pouvoirs est souvent de préserver sa chasteté, nous comprenons vite que le basculement coïncide avec la puberté, point symbolique à partir duquel nous n'avons plus pu même envisager d'ouvrir un roman du Club des Cinq.

Même s'il le fait avec *maestria*, avec parfois (le sentiment m'en a effleuré) une touche de didactisme, Pagel n'est pas le premier écrivain à se pencher récursivement sur son métier. Métier qui n'est pas, au demeurant, tourné en priorité vers la jeunesse, même si le fantastique et la SF attirent beaucoup ce public. Son originalité ici est dans le questionnement de son deuxième métier, sans doute le premier en termes de revenus basement lucratifs : la traduction. Un point de passage incontournable quand on travaille dans le domaine de la F/SF. Enfant, j'étais étonné de voir des personnages d'une autrice qu'on savait britannique partir en voiture de Lyon pour aller passer des vacances en Bretagne (la petite). Plus tard, j'ai bien entendu compris que les romans avaient été adaptés. Dans *Le Club*, Pagel joue sur le sentiment d'irréalité au carré de ses protagonistes, celui d'être non seulement fiction, mais traduction de fiction. Très vite on se rend compte qu'ils entrent en contact, d'une façon ou d'autre, avec Julian, Dick, Anne, George<sup>14</sup>/Georgina, et le chien Timmy/Timothy (leurs originaux, qui courent les landes et les îles du Dorset). Je ne peux m'empêcher d'effectuer le rapprochement avec l'éternelle quête de validation de la F/SF francophone, toujours consciente d'être bâtie sur un modèle qui, avec tout ce qu'il a de spécifique, de fertile et de vigoureux, est sans cesse remis à jour au contact de l'influx de traductions de l'anglais.

Qu'on puisse lire autant de choses dans ce court roman témoigne du talent avec

lequel Pagel mène son affaire, au-delà de la connaissance visiblement profonde qu'il a de la série qui lui sert de prétexte. C'est un autre chef d'œuvre à mettre à son compte. Ne le manquez pas.

—Pascal J. Thomas

*Science-fiction*

**Maria Doria RUSSELL**

***Le Moineau de Dieu***

***(The Sparrow)***

ActuSF, juin 2017, 462 p., 19 €

Je ne saurais assez me réjouir d'avoir été amené à lire le livre de Frédéric Landragin, *Comment parler à un alien ?*, paru récemment au Béal<sup>15</sup> dans l'excellente collection « Parallaxe », dirigée par Roland Lehoucq. D'abord parce que cet ouvrage est remarquable, tant par les éclairages généraux qu'il donne sur les questions de langage, de langues et de linguistique que par le panorama qu'il brosse des œuvres de science-fiction qui ont traité ces aspects, d'habitude peu approfondis dans les œuvres elles-mêmes et plutôt négligés par la critique spécialisée. Ensuite parce que j'ai été incité à lire certains des textes de science-fiction qu'il analyse dans ce contexte, parmi lesquels, figure ce que je considère comme la lecture SF la plus intelligente, la plus riche, passionnante, émouvante, bouleversante même que j'ai pu avoir l'occasion de faire ces dernières années... Je veux parler ici du roman de Maria Doria Russell, *Le Moineau de Dieu*, paru en 1996 (Villard Books), il y a presque vingt-cinq ans, traduit chez nous en 1998 (Albin Michel puis Pocket), et qu'ActuSF vient de rééditer avec une postface et une interview de l'autrice. Comment ce livre a-t-il pu m'échapper

14. A ce détail on mesure la timidité des adaptateurs francophones de la série : alors que Claude est en français un prénom ambigu, George en anglais est masculin sans appel.

15. Et chroniqué dans le présent numéro de KWS.  
—NdlR.

lors de sa première sortie en France, je me le demande encore...

(Attention, ce qui suit peut révéler certains aspects du contenu du roman, mais je ne crois pas que ça risque de diminuer l'intérêt de la lecture de celui-ci !)

Le roman adopte une trame très classique : dans un futur proche (2019, c'est dire...), un vaisseau part vers Alpha du Centaure, pour y rencontrer les habitants de la planète Rakhat d'où on a reçu des signaux radio. Sur cette trame sans grande surprise, rien ne fonctionne pourtant comme on pourrait d'y attendre, ou comme on a l'a déjà lu maintes fois.

D'abord, les signaux en question, après analyse, s'avèrent être des... chants. Ensuite, l'équipe des explorateurs est plutôt inédite, car des huit personnes qui la composent, quatre sont des jésuites et les quatre autres des laïcs – dont deux femmes – tous passablement originaux et au caractère bien tranché, dotés en plus d'un sens de l'humour très aiguisé. Par ailleurs, on comprend que cette expédition est confidentielle, ce que le rôle, le carnet d'adresses, et les traditions du Vatican semblent pouvoir permettre. La planète Rakhat, plutôt accueillante aux humains, se révèle progressivement abriter au moins deux peuples, deux civilisations, sinon même deux espèces différentes, les Jana'ata et les Runa, qui entretiennent des rapports complexes, et semble-t-il inégalitaires mais complémentaires... Ces civilisations seront ensuite longuement décrites, autant que les explorateurs peuvent en comprendre ou en juger de l'extérieur, ce qui n'est pas évident : elles paraissent très riches – comme le sont généralement toutes les civilisations, mais pas toujours, loin de là, dans beaucoup d'histoires de SF, trop souvent présentées de manière elliptique, pour ne pas dire superficielle. L'expédition s'installe lentement, essaie d'approfondir ses contacts avec l'une puis l'autre des populations locales, mais sans y réussir pleinement. Cependant, l'un des membres de l'équipe meurt, puis un

second, puis d'autres, dans des circonstances diverses, parfois accidentelles ou fortuites, parfois tragiques ; certaines ne seront élucidées que bien plus tard par une nouvelle expédition partie à leur recherche. Le seul survivant, victime de traitements dégradants est, *in fine*, ramené sur Terre par cette mission de secours, car accusé par ses pairs des pires crimes, pour lesquels il sera soumis à une longue et douloureuse enquête.

La narration fonctionne sur une alternance entre, d'une part le déclenchement, la préparation, le déroulement et la conclusion de l'expédition elle-même, et d'autre part l'enquête menée sur Terre, des décennies après – effet relativiste oblige – autour du survivant, par une équipe de la Compagnie de Jésus dirigée par le général de l'ordre. Le tout est ainsi construit autour de deux trames parallèles, séparées dans le temps, en successifs retours en arrière et redéparts vers l'avant. Tous les épisodes se déroulant avant et pendant l'expédition, à partir de 2019, référentiel terrestre, sont racontés au passé, ceux qui concernent le sort du survivant après son retour, vers 2059-60, le sont au présent, en un balancement très rythmé.

L'autrice prend largement son temps (448 p.) pour nous raconter cette histoire, mais à la fin du prologue qui compte moins de vingt pages, on sait déjà tout, ou presque de cette aventure. Et pourtant, bien sûr, on ne sait presque rien. On connaît le résultat, mais pas le déroulement, ni les raisons. Russell procède par surprises, par dévoilements inattendus, au détour d'une phrase, en quelques mots, par mini coups de théâtre, par révélations inattendues et surprenantes en fin de paragraphe, alors même que dès le début, je l'ai dit, on possède certains des éléments essentiels de la fin de l'intrigue. Il ne faut jamais se laisser prendre au ton lénifiant d'un passage, au caractère insignifiant d'un paragraphe : on s'expose parfois à des surprises radicales. Pour prendre un exemple, qui n'est là qu'un détail, on suit longuement

l'histoire et les réflexions d'un des personnages importants, natif d'une des populations de la planète Rakhat, mais il faut attendre une centaine de pages plus loin pour apprendre au détour d'une phrase qu'il est doté, comme ses congénères, d'une caractéristique physique très particulière. Un autre des protagonistes essentiels de l'intrigue est cité en passant en une ligne et demie à la fin d'une phrase anodine (je ne dis pas où !), mais de manière très spectaculaire, plus de cent pages avant qu'on commence à faire progressivement sa connaissance et bien avant qu'on apprenne le rôle essentiel qu'il va jouer. Il y a là un art consommé du récit, sans esbroufe ni ostentation, qui est très efficace. On trouve par exemple assez rarement un narrateur omniscient, on découvre souvent les éléments de l'environnement en même temps que les personnages eux-mêmes, le lecteur étant mis en position d'explorateur. Souvent, rien n'est en réalité conforme aux apparences, et l'intrigue va de dévoilements en dévoilements, souvent tragiques. Je l'ai dit, ce livre est gros, et plus on y avance, plus on regrette d'y avancer si vite.

Le nœud de l'intrigue pose le problème de la théodicée, autrement dit le mystère de l'existence du mal face à celle de Dieu. On retrouve là ce côté très américain de religiosité, qui fait par exemple que l'autrice ne s'étonne jamais de l'absence du moindre athée dans l'équipe. Cela rejoint une remarque de Richard Dawkins dans *Pour en finir avec Dieu* (Robert Laffont, 2008) selon laquelle aux États-Unis l'athéisme ne peut être qu'une anomalie... Or ici, on entend certains personnages discuter comme si la théologie était une véritable science. Je m'étais fait la même remarque en lisant *Contact* de Sagan, que je trouvais (je trouve toujours) exagérément envahi de préoccupations religieuses. J'avoue avoir été moins accroché par cet aspect du roman, que par bien d'autres, par exemple les aspects ethnologique et linguistique. À cet égard, certains critiques ont évoqué le

roman de James Blish, *Cas de conscience*, lequel ne manque pas d'intérêt (et qui met en scène également un jésuite) mais paraît si schématique, théorisant et démonstratif face au *Moineau*.

L'organisation sociale des deux peuples/espèces nous est révélée non pas par une description didactique fastidieuse, mais par le déroulement même des faits, par des observations, parfois erronées, des explorateurs, ou par exemple par la relation très subjective des étapes d'une négociation subtile entre deux représentants des deux populations de Rakhat ou, plus tard, parmi les éléments des interrogatoires du linguiste rescapé par l'enquête des jésuites. La scène de la rencontre initiale (p. 254 sq.) entre les explorateurs et un groupe de la première population locale, où se met en place un apprentissage réciproque de leurs langues respectives est de ce point de vue un véritable enchantement.

Pourtant, c'est souvent extrêmement drôle, les personnages ayant autant d'humour que la narratrice elle-même, au point qu'on a parfois l'impression d'avoir affaire à une bande de potaches. Il semble que la traductrice, Béatrice Vierre, par ailleurs excellente, y ait ajouté son grain de sel, à en juger par le ton de l'autobiographie qu'elle présente sur le site K-Libre. Cela n'empêche cependant pas les protagonistes d'être dessinés très finement, dans leur complexité et parfois leurs contradictions; leurs qualités et aussi leurs défauts.

Mais l'histoire elle-même est tragique, et ses péripéties parfois terrifiantes, car au centre de tout il y a le portrait bouleversant d'un homme torturé : ce n'est pas de la SF pour enfants, et ça peut même parfois être difficile à supporter.

Beaucoup des catégories de la science-fiction sont mises à contribution : anticipation, hard science – là aussi sans didactisme ni concession – politique-fiction, *space opera*, *planet opera*, SF ethnologique, SF linguistique, économie-fiction et politique-fiction, et même

théologie-fiction, on l'a vu : chacune d'entre elles pourrait honorablement figurer dans une anthologie de chacun des sous-genres correspondants de la SF. En particulier, les explications du linguiste sur ce qu'il a déduit du fonctionnement de la langue Runa, par exemple la logique de la « déclinaison spatiale », sont à la fois complexes et lumineuses, mais présentées très naturellement, puisque relevant de l'exposé tant soit peu agacé qu'il en donne à un autre membre de l'expédition. Car rien n'est jamais directement expliqué. Des termes des langues locales sont souvent employés sans traduction, soit que celle-ci ne paraisse pas indispensable, soit que le sens en soit vite transparent. D'ailleurs, il n'y a pas de glossaire, et c'est aussi bien, car le lecteur est mis dans la même situation que les explorateurs. Le tout semble issu d'une imagination incroyablement fertile, foisonnante, mais proposant des données toujours vraisemblables et cohérentes. L'organisation sociale, et ce qu'on pourrait considérer comme un système de castes très rigides, ainsi que certaines descriptions (p. 309, 427), ont évoqué, dans mon esprit, des échos de l'Inde ; p. 400 il est d'ailleurs question de mandala.

À de nombreux points de vue, tout cela me fait penser à l'oeuvre d'une autre grande dame de la SF, sauf que cette dernière était pétrie de spiritualité et non de théologie, qu'elle avait un sens de l'humour moins extraverti, et un sens politique et écologique plus aigu. Je veux parler, bien sûr, d'Ursula K. Le Guin. Et ce n'est pas un hasard si le choc que j'ai reçu en lisant pour la première fois, il y a bien des années, *La Main gauche de la nuit*, de celle-ci, n'est pas sans parenté avec celui que j'ai ressenti récemment en découvrant *Le Moineau*... Ce n'est pas un hasard non plus si UKLG est fille d'ethnologue, et MD Russel anthropologue elle-même. Et si ce sont toutes deux des femmes...

—Jean-Jacques Régner

• Une version sensiblement différente de la chronique ci-dessus est parue dans le *Bulletin* du groupe Remparts.

*Science Fiction*

**John SCALZI**  
***The Ghost Brigades***

Tor Books, mai 2007, 348 p.,  
\$ 12.99

Première édition : Mars 2006.

D'accord, tous les lecteurs de *KWS* connaissent Scalzi depuis dix ans, et je débarque de mon vaisseau après avoir gaspillé quelques millions d'années à des vitesses relativistes du côté de la galaxie d'Andromède. Disons que cet article ira enrichir l'immense base de données de *KWS* pour les millénaires à venir.

Je m'offre de temps en temps le plaisir pervers de commencer une série par le milieu — chose que je fis souvent pendant mes jeunes années, contraint que j'étais par mes achats effectués au gré des découvertes à bon marché chez la kyrielle de bouquinistes que je visitais. On est déséquilibré par les incessantes allusions aux événements relatés dans les volumes précédents, mais on absorbe de façon accélérée, parce que l'auteur répugne à se répéter longuement, les éléments essentiels de l'univers de la série. Ici les explications synthétiques tombent pages 51 à 53.

Dans la série commencée par Scalzi avec *Old Man's War*<sup>16</sup>, donc, l'humanité, qui a colonisé un certain nombre de système stellaires, s'est dotée d'une armée, la Colonial Defense Force, qui recrute ses soldats parmi les vieux — ils risquent déjà la mort pour cause naturelle, on leur offre un corps rajeuni en échange du risque de mort au combat. Mais il y a aussi les Forces Spéciales, au sein desquelles les soldats sont fabriqués

16. Chroniqué par Jean-Jacques Régner dans *KWS* n° 59, janvier 2008.

plutôt que recrutés, à partir de l'ADN de volontaires pour la CDF décédés avant d'avoir pu être enrôlés, et de personnalités artificielles, renforcées par leur BrainPal.

On apprend au début du roman que trois puissantes races extra-terrestres se sont liguées contre la Terre grâce à l'aide d'un traître à l'humanité, Charles Boutin. On crée un soldat des forces spéciales, Jared Dirac, à partir d'un double de la personnalité de Boutin, récupéré par miracle. Le but : découvrir de l'intérieur les motivations et, peut-être, les intentions du traître suprême.

Jared est un protagoniste intéressant au plus au point, parce que puissamment paradoxal : féroce et fidèle à l'humanité — et surtout aux CDF, il porte en lui le germe de la trahison. Et sa mission est en partie de le faire éclore, pour l'étudier ! L'enjeu majeur du livre est, ou devrait être, l'émergence de ce dédoublement de personnalité et de loyauté. Je dis « devrait être », parce que Scalzi — ou ses lecteurs attendus ? — ne peut résister à l'attrait d'une bonne scène de combat spatial (il rend d'ailleurs hommage dans une postface aux space operas batailleurs de Scott Westerfeld). On souhaiterait qu'il développe les aperçus qu'il laisse échapper. Par exemple, le procédé de transfert d'esprit et de fabrication de personnalité décrit dans le livre doit s'accommoder du fait que « the consciousness is wholly dependent on the physical structure of the brain (...) right down to the genes » (p. 41). De quoi s'interroger longuement sur la dualité entre esprit et matière, et l'émergence de la conscience. Mais de telles contemplations n'ont pas leur place dans ce livre, qui reste rythmé par les scènes de bataille.

D'autres pistes intéressantes s'ouvrent au cours du livre : le potentiel tragique de la vie des soldats des Forces Spéciales, qui n'ont pas d'enfance et connaissent souvent une mort violente, et le rôle que tient l'humour pour leur permettre de confirmer leur humanité, aux yeux des autres et à leurs propres yeux ; et la moralité plus que discutable de la

politique suivie par l'Union Coloniale, qui est menée par son institution militaire. Affleure ici une critique à peine voilée de la politique étrangère américaine, et on sent que ce questionnement, lui aussi rapidement écarté, connaîtra des développements dans la série.

L'objet-roman qu'est *The Ghost Brigades* reste toutefois attaché au plaisir immédiat, et à des références très américaines. Le cas le plus frappant est donné par les références alimentaires, qui renvoient aux Etats-Unis contemporains au point de compliquer la lecture pour qui n'y a jamais vécu dans son enfance. Des explications (rapides) sont données à ces références aussi caractéristiques, mais je ne peux m'empêcher de croire qu'elles sont surtout là pour accrocher un lectorat qui peut consommer ce roman en négligeant tout ce qu'il comporte d'ambiguïtés. Alors que ce sont ces aspects qui me fascinent, et dont tout laisse à penser que Scalzi les aura développés dans la suite de son œuvre. Dont j'espère vous reparler ici !

—Pascal J. Thomas

*Science Fiction*

**Florian VERNET**  
***Cachavièlha***  
***psicomotritz***

IEO Edicions, « A Tots », n° 220,  
novembre 2018, 146 p., 15 €

Cela se passe dans le futur. En principe. C'est le récit autobiographique d'un personnage fictif. En théorie. Le lieu de l'action est *Vilamala* (que vous pouvez franciser en Villemale si cela vous le rend plus prononçable), en Hétérotopie. En fait, après *J@rdindelasdelicias.com* et *La Nau dels Fòls*, toujours chez le même éditeur, Vernet continue le travestissement burlesque de sa vie, de sa ville (Béziers), et de recoins du milieu

occitaniste, et on reconnaît bien des choses, sans jamais pouvoir identifier une personne précise.

Le protagoniste, donc, travaille donc dans une médiathèque consacrée à la culture hétérotopienne à Vilamala, après des années passées dans des bibliothèques de la lointaine capitale française. On peut y voir un double monstrueux du CIRDOC, médiathèque occitane et centre de ressources irremplaçable, mais ce dernier est très loin d'être aussi mal en point que son homologue vernétien. Le narrateur apprécie d'être rentré dans son pays, mais a du mal à supporter ses collègues, partagé entre les paresseux et les arrivistes, et en général dénués de la moindre passion pour la langue et la culture qui leur procurent un emploi. Mais sa vie n'est pas si triste, et lui permet des coucheries qui jettent une lueur sur les dessous de la coterie bourgeoise qui grenouille autour de la municipalité, située bien entendu à la droite de la droite.

De façon plus grave, le protagoniste a un père qui fut important dans la vie culturelle hétérotopienne, et a pris le maquis pour défendre ses vues contre le complot de ceux qui veulent en noyer la langue dans une macédoine de dialectes. Il reçoit de temps à autre des communications paternelles, mais cela peut lui valoir des ennemis autrement dangereux que les cocus du coin.

Le déroulement de l'intrigue principale n'est toutefois pas le point le plus intéressant du livre ; j'ai eu tendance à prendre plus de plaisir à la lecture des digressions outrancières parsemées au long des pages, voire à celles des citations empruntées à des auteurs allant de Montaigne à Dylan en passant par Fernando Pessoa et Tex Avery. Et à une palanquée de livres inventés de toutes pièces.

A la différence de ses ouvrages policiers fantastiques des années 1990 (écrits dans un provençal largement réinventé), Florian Vernet manie ici un occitan

languedocien riche et rigoureux, qui correspond en partie à son attachement à un standard commun pour l'occitan, mais abandonne délibérément l'idée d'une intrigue construite pour se livrer aux délices d'une promenade picaresque. Il donne à ce parti-pris une justification dont il aurait pu se passer (et qu'on devinera en considérant le titre), et que je regrette personnellement : quelle que soit la rationalisation que l'on donne au fait de mettre un récit entre parenthèses au sein d'un autre, tout objet fictionnel suffisamment long, et dépourvu d'interprétation au sein de l'œuvre environnante, acquiert sa propre légitimité et crée sa propre suspension d'incrédulité chez le lecteur. Peu importe qu'une autre partie de l'œuvre, tout aussi fictive, remette en cause la réalité du récit enchâssé — ou alors, elle doit le faire pour une bonne raison.

Ce qu'on perd donc en énigmes et en suspense (sans parler d'une construction du monde cohérente, qui n'est pas même tentée), on le gagne en traits d'esprits souvent sur le ton de la vacherie, en scènes ahurissantes, et en caricatures du ridicule des universitaires occitanisants (ils ne sont pas tous ridicules, mais comme tout spécialiste pointu, ils manifestent parfois un désopilant décalage avec la réalité). J'avoue que souvent, il faut connaître ledit milieu pour pleinement apprécier. Le lectorat potentiel de ce livre se réduira sans doute aux *happy few*, ou dirons-nous à *quelques fortunats*.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

## ***Bifrost* n° 92**

Revue dirigée par Olivier Girard,  
éditions du Béliat', octobre 2018,  
196 p., 11 €

Dossier Theodore Sturgeon pour ce numéro — *Bifrost* ne craint pas de se replonger dans les classiques, certes au mince prétexte d'une actualité éditoriale, la parution d'une nouvelle traduction de *Cristal qui Songe* chez J'ai Lu en juin 2018. Peu importe le prétexte, Sturgeon nous donne toujours l'ivresse. A l'aide d'un cocktail finement dosé d'étrangeté, de vertige de l'enfance, de monstruosité pathétique, et d'appel des profondeurs de l'univers.

Comme toujours dans ses dossiers, *Bifrost* nous offre donc des regards croisés sur l'auteur. Exhaustif par les chroniqueurs qui passent en revue sa bibliographie (française), compulsif par Philippe Boulier qui dépouille les traductions françaises de ses nouvelles (dont seulement la moitié environ ont été traduites), intellectuel par Gérard Klein, vécu de près par Paul Williams, biographique par Francis Valéry — en grande forme sur cet article. On en sort avec l'envie de tout relire (ou presque). Ce qui est d'autant plus envisageable que Sturgeon, auteur aux humeurs accidentées, a finalement peu produit au long de sa carrière.

Evidemment, le numéro propose aussi deux échantillons de Sturgeon, le très connu « L'Homme qui avait la mer », et le plus obscur « Tandy et le brownie ». Si le premier est une tragédie menée de façon oblique à souhait, le deuxième, baroque dans sa présentation, rappelle à la fois « Le Viol Cosmique » et *Les Plus qu'Humains*.

Il y a, comme toujours, beaucoup d'autres choses dans ce numéro. Des chroniques de livres bien menées, à

quelques exceptions près : il arrive que le chroniqueur s'appesantisse un tantinet sur la description de l'ouvrage. Un article de vulgarisation scientifique, cette fois-ci autour de la linguistique, et des problèmes de la communication avec une espèce étrangère. Un entretien avec des bibliothécaires qui ont développé une section science-fiction dans leur établissement (bravo). Les remarques toujours énergiques (dirons-nous) de Thomas Day.

Et deux nouvelles de plus, d'auteurs francophones. « Aux portes de Lanvil » de Michael Roch a une écriture très marquée, au service de scènes grand-guignolesques dont on ne doute pas qu'elles reflètent un engagement dans les problèmes du moment. Mais qui ne m'ont guère donné envie de creuser l'œuvre de l'auteur. Thierry Di Rollo, lui, n'a plus besoin d'être présenté. Son univers est impitoyable, mais dessiné avec autant de précision que de noirceur, et son personnage de janissaire mécanique à la fois tragique et effrayant. Malgré sa brièveté, « Brumes fantômes » est un texte marquant.

Bref, *Bifrost* tient toujours son rang comme revue de référence sur la SF en France, avec ses qualités et ses défauts, et, à mon humble avis, plus des premières que des derniers.

—Pascal J. Thomas